

Atelier-Salle de lectures, d'images et d'écritures du monde
8, rue du Belvédère - 1203 Genève

L'ouï-dire

Henri-Frédéric Amiel... du Journal intime au Web

I - L'écriture et l'édition

Anne Cottier-Duperrex a participé à l'édition intégrale des 16840 pages du Journal intime, de 1977 à 1993.

II - La lecture et la réflexion

Louis Vannieuwenborgh est un lecteur assidu d'Amiel qui partage ses découvertes et interrogations par des publications, privées ou publiques. Les textes du Journal seront lus par Claude Goy.

III - La transmission et la communication

Jean-Marc Cottier utilise Internet pour mettre à la disposition des amateurs ce qui concerne l'oeuvre et la vie d'Amiel.

Mercredi 4 mai 2005 à 20.00 h.
Entrée libre - Accueil dès 19.30 - Chapeau à la sortie
Organisateur-responsable : [Jean-Louis Peverelli](#)

I - L'écriture et l'édition

Anne Cottier-Duperrex

Après la seconde guerre mondiale, Vladimir Dimitrijevic, un très jeune yougoslave, a quitté son pays pour gagner l'Europe occidentale. Il arriva en Suisse. Or, il avait appris dans le Journal de Léon Tolstoï que ce dernier, vers la fin de sa vie, ne lisait plus que deux livres: la Bible, et le Journal intime d'Henri-Frédéric Amiel.

Aussitôt arrivé à Lausanne, Vladimir Dimitrijevic se rendit dans une librairie pour acheter les Fragments de Journal intime d'Amiel. A sa grande stupéfaction, il apprit que cette édition était épuisée depuis longtemps.

Au commencement des années 70, Vladimir Dimitrijevic, ayant fondé la maison d'édition L'Âge d'Homme, se proposa de publier le Journal d'Amiel, estimant qu'il devait figurer in extenso dans la bibliographie suisse. Il se renseigna et apprit que le manuscrit était conservé à la Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève, qu'il comptait 16.840 pages (environ 180 cahiers), et ne serait pas publié avant le centenaire de la mort d'Amiel, qui devait tomber en 1981. Cet embargo avait été décrété par un comité de surveillance constitué par un représentant des héritiers d'Amiel, un professeur de la faculté des lettres, et le directeur de la Bibliothèque.



Par testament, Amiel avait confié son Journal, sa correspondance, ses cours manuscrits et ses souvenirs de jeunesse à l'une de ses amies, Fanny Mercier, tandis qu'il destinait ses poésies inédites à une autre amie, Berthe Vadier.

Les papiers de famille et quelques autres documents échurent à ses sœurs Fanny Guillermet et Laure Stroehlin. Vers la fin de sa vie, Amiel avait appris de la bouche de sa sœur Fanny qu'elle avait détruit toutes les lettres qu'il lui avait écrites, ainsi que d'autres correspondances familiales, aussi a-t-il dû éviter dans la mesure du possible que ses papiers n'échouassent entre ses mains, de peur qu'elle ne les détruisît. Jules Guillermet a cependant légué des cahiers du Journal d'Amiel à la BPU en 1917.

Les dispositions testamentaires successives prises par Amiel, jamais remaniées, mais ajoutées les unes aux autres, se révélèrent peu claires et parfois contradictoires.

Il avait désigné comme exécuteur testamentaire son ancien étudiant Charles Ritter, avec lequel il était resté en relation amicale jusqu'à sa mort; mais Ch. Ritter se refusa, vexé qu'il ne lui ait pas légué ses papiers, et c'est Joseph-Marc Hornung, son ancien camarade d'études, qui se dépensera avec dévouement pour faire aboutir les intentions du défunt.

Berthe Vadier, également déçue, car elle avait soigné Amiel avec dévouement jusqu'à sa mort et l'avait beaucoup aidé dans la publication de ses derniers recueils de poèmes, se retira également de l'entreprise.

Quant à la famille d'Henri-Frédéric, elle fut d'abord irritée d'avoir été écartée du projet, mais elle exécuta honnêtement les dernières volontés d'Amiel.

Fanny Mercier a extrait du Journal intime 400 à 500 pages de réflexions esthétiques et philosophiques, qu'elle envoya à Paris à Edmond Scherer, sénateur, critique littéraire du Temps, avec lequel Amiel avait gardé des liens d'amitié. Sceptique, il mit des mois avant d'y jeter un coup d'œil. Mais, en les lisant, il fut frappé de la profondeur de vue et de la rigueur de pensée de l'écrivain et accepta de les faire publier. En 1882 et 1884 ont paru les deux petits volumes des Fragments d'un Journal intime préfacés par Edmond Scherer, qui furent réimprimés 13 fois jusqu'en 1919.

II - La lecture et la réflexion

Louis Vannieuwenborgh
Les textes du Journal sont lus par Claude Goy

Approcher Amiel, en moins d'une heure, est-ce possible? Oui : par le truchement de Claude Goy, qui lui prêtera sa voix, nous établirons le contact avec Henri-Frédéric Amiel, né à Genève en 1821. Mieux que moi, vous savez ce qu'a pu être votre ville au XIXème siècle, sur les plans religieux, scientifique, littéraire, universitaire. Au point de vue des rapports entre les citoyens à cette époque, la lecture du Journal intime d'Amiel m'incite à aligner quelques clichés : la tonalité des relations était plutôt sévère, critique, conformiste. Le contrôle social était pesant. Genève, disait-il, était un glacier de critique, on y pratiquait la charité, mais pas la bienveillance.

A l'inverse, comment ses concitoyens voyaient-ils Amiel? Pour un regard extérieur, qui était-il?

Il était orphelin. L'héritage paternel lui a permis d'étudier, d'abord au Collège de Genève, puis de voyager en Italie et dans l'Europe du nord. Il s'est formé en Allemagne, de 1843 à 1848, à l'université de Heidelberg mais surtout à celle de Berlin. Berlin était alors la capitale de la pensée occidentale. L'idéalisme allemand venait de connaître son apogée. Très vite et très schématiquement : la philosophie percevait une analogie entre le monde matériel et le monde spirituel. Tout en excluant une divinité personnelle, les romantiques croyaient le monde structuré par l'Esprit. Pour Schelling, la nature est l'esprit visible, et l'esprit la nature invisible. Les rapports entre l'univers et, peu importe les mots, Dieu, ou l'Esprit, ou encore l'Ame du Monde, peuvent être mis au jour par la science. L'alliance de l'idéalisme et du progrès scientifique avait quelque chose d'électrisant pour la pensée.

Dans cette optique, qui restera la sienne, Amiel sera un observateur précis. Il n'élude pas les aspects déroutants ou choquants de la réalité, notamment en matière sexuelle. Il est réaliste par exigence d'idéalisme. Il est convaincu que l'observation scientifique est indispensable à la compréhension unitaire de l'univers. Cette conception du monde entraîne trois conséquences que nous retrouverons au long de son journal intime.

1. Le réel, quelque dérangeant qu'il soit, doit être connu et dit.
2. La pensée doit être sincère. La vérité est le but. On peut se tromper mais non mentir.
3. La morale est première. L'action est subordonnée au bien.

Ces exigences créent une tension entre le réel et l'idéal. Cette tension nous vaut dans le *Journal intime* des analyses d'un accent moderne. C'est par là qu'Amiel nous intéresse.

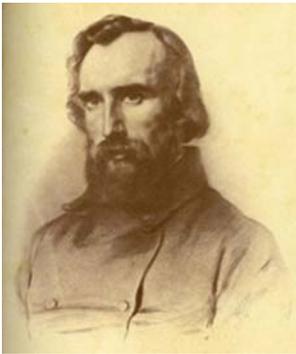
Revenu de Berlin, Amiel a intégré la pensée et la méthode de Kant, de Hegel. Il a suivi les cours de Schelling. Du point de vue religieux, il a renoncé à tous les dogmatismes. Face à l'esprit universel, les religions particulières lui apparaissent comme des constructions intégrant, avec plus ou moins de bonheur, les aspirations spirituelles et morales de peuples divers. Il mesure la valeur d'une religion à la qualité de la morale qu'elle prône. Amiel, très tôt, s'est forgé un esprit indépendant.

On peut comprendre que Genève attendait d'Amiel des recherches, des travaux, des ouvrages dignes du creuset où il s'était formé. Considéré comme l'élément le plus brillant de sa génération. Amiel semblait entrer en conquérant dans la vie. Il fut nommé professeur d'esthétique puis de philosophie à l'Académie. On attendit. Or, Amiel ne produisit rien. De loin en loin, il publiait un bref ouvrage de pensées aphoristiques et de poésie. Il obtenait un succès d'estime mais suscitait surtout l'étonnement en pratiquant ces genres mineurs. D'autant plus que, mis à contribution par les autorités académiques à l'occasion de manifestations publiques, il produisait des rapports, des études qui frappaient par leur finesse et la solidité de la pensée. D'autre part, la vie privée de ce célibataire intriguait. On lui prêtait des maîtresses. La rumeur lui attribuait même des enfants naturels. Quand Amiel mourut, en 1881 – il allait avoir 60 ans – ses concitoyens l'avaient jugé depuis longtemps : il n'avait pas fait valoir son talent; il n'avait été qu'une noix creuse.

Ils allaient être rapidement détrompés. J'esquisse ici une rapide *success-story* posthume. Amiel avait légué son journal intime à une amie institutrice, Fanny Mercier. Elle consacra ses nuits à copier des extraits du journal. Edmond Scherer, Genevois d'origine et ami de jeunesse d'Amiel, critique littéraire influent à Paris, aida Fanny Mercier à éditer ces fragments. Le premier volume du journal paru déjà fin 1882. Ce fut un succès immédiat. Traduit dans plusieurs langues, Amiel, du jour au lendemain, devint une figure de la pensée européenne. Mais les fragments le présentaient sous les traits d'un idéaliste sans contact avec les réalités de la vie, d'un aboulique atteint par la maladie de l'idéal. La génération fin de siècle, décadente et symboliste, s'y reconnut. Il fut utilisé par les psychopathologistes. Ils y découvrirent ce qui confortait leurs théories. Le malentendu favorisant la réussite, le journal d'Amiel fut un succès de librairie pendant plus de quarante ans. Anne Cottier vient de nous conter la saga des éditions successives, saga couronnée par l'édition intégrale.

Revenons à Amiel. Écoutons-le plutôt. Sa finesse de pensée, la précision et la souplesse de son écriture nous seront immédiatement sensibles.

Écoutons, pour commencer, Amiel se présenter lui-même en réagissant au même objet que nous avons sous les yeux, c'est-à-dire son portrait, exécuté par un peintre de ses amis alors qu'il avait 31 ans.



De 3 à 8 heures, fait une série de visites; j'étais bien aise de consulter différents goûts sur le portrait noir que Hornung a fait de moi. Unanimité à admirer le travail (contours, modelé, relief, accessoires, yeux et front), unanimité aussi avec des degrés variés à protester contre la vérité de l'expression. Les traits sont exactement étudiés, disait-on (et encore le nez a été sensiblement allongé, ainsi que toute la figure moyenne), mais la physionomie morale est inexacte. Elle exprime la profondeur et la méditation, mais aussi la fatigue et la douleur. Quinze ou même vingt ans de travail et d'épreuves sont nécessaires pour faire ressembler l'original à la copie. En somme on a trouvé que, loin de flatter, ce portrait faisait l'inverse, il trompait sur mon âge, sur mon esprit et sur mon caractère, puisqu'il me donnait de 40 à 55 ans, un esprit *courbé* sous la pensée, et un caractère d'une austérité incapable de sourire.

Je parais vieux, usé, ravagé et inflexible, a dit l'un; un trappiste, selon l'autre, qui dit à son voisin : Frère, il faut mourir; un homme qui sort de maladie, selon un troisième; qui a perdu femme, enfants et fortune, avis d'un quatrième; qui prémédite le suicide, cinquième opinion. Mes soeurs prétendent que ce portrait les fait pleurer, Mme Latour le trouve funeste à mon mariage et Mme Long a rebroussé d'indignation, sans même le reconnaître. Elles regrettent dans le portrait l'expression fondamentale. — Pour mon compte, j'aime mieux le portrait tracé de moi par Monnier, *Jeune et pur, fort et doux*, et je crois que celui du peintre, pour être fidèle, aurait dû dire : *Elasticité, profondeur, sérénité*, et non : *Méditation triste*. — *Force et harmonie*, voilà ma devise; tout le côté féminin de ma nature m'a été dérobé; Hornung m'a laissé l'effort, la lutte, la peine, et m'a refusé la récompense, la paix.

Combien de personnes l'ont vu? Seize déjà, dont trois artistes, et pour la plupart les personnes qui me connaissent le mieux. En général les femmes sont les plus mécontentes et cela se comprend. L'impression générale est celle-ci : "Exécution excellente, étude consciencieuse, ressemblance matérielle, mais infidélité d'expression par exagération et exclusivisme. Trop âgé, trop fatigué, trop sévère et trop dur."

Ce qui me frappe, en l'écouter, c'est à quel point Amiel est entouré, intégré dans sa famille, dans son cercle d'amis. Cependant, cette abondance d'affections va progressivement se réduire. La cause est à rechercher dans les relations particulières qu'Amiel entretient avec les femmes. A Genève, à cette époque, une vie sociale bourgeoise impliquait le mariage. Il favorisait les contacts, les visites, etc. Amiel est resté célibataire et, par conformisme autant intériorisé que subi, il n'a pu afficher les nombreuses amitiés féminines que lui ont valu son charme et sa séduction.

Mais avant de l'écouter à ce sujet, éclaircissons d'abord un point important, sa sexualité. Il ne néglige dans ce domaine ni la réalité ni l'idéal. Il observe, il analyse, il expérimente, il va nous dire comment dans une page autobiographique saisissante, extraite de son journal. Il avait 33 ans le jour où il l'écrivit.

J'ai étudié entr'autres l'attrait sexuel et je m'y suis abandonné assez pour l'observer et pas assez pour en être entraîné. La virginité, la répudiation de toute maîtresse, sont un obstacle qu'il faut tourner, pour n'être pas ignare dans cet ordre de réalité, qui tient une place si énorme dans la vie générale et particulière.

Je fais comme le prêtre, je me sers d'abord de tous les moyens littéraires, puis de mes yeux, puis de l'expérience et des confidences d'autrui, puis de l'étude intérieure de toutes les tentations, impulsions, désirs ressentis dans le courant de mon existence ou que j'éprouve maintenant. La mémoire, l'observation, l'imagination, la sympathie, l'analyse et la conscience sont chargées de me débarrasser de cette limite, de suppléer la possession, de me faire connaître la femme, sans le libertinage ni le mariage. D'ailleurs entouré de femmes, filles et fillettes dès mon enfance, confidant de jeunes personnes, d'épouses et de veuves depuis l'âge de vingt ans, enrichi par les aveux de débauchés de toute couleur et de tout ordre, ayant feuilleté tous les livres qui abordent ce sujet, physiquement, physiologiquement, philosophiquement ou pour caresser les passions, n'ignorant aucune gravure, et ayant parcouru une grande partie de l'Europe et vu des femmes de toutes les races, j'ai accumulé assez de matériaux comparatifs pour éclairer mon intelligence et j'ai eu les sens assez précoces, le tempérament assez ardent et le cœur assez sensible pour compléter cette éducation. Je n'ai pas joui, mais j'ai beaucoup appris et éprouvé; et je sais sans avoir flétri ce que j'étudiais.

Ma curiosité est émoussée et mes sens ne sont point blasés. La dépense musculaire et nerveuse, par la fatigue et la pensée, suffisent à me permettre la continence. D'ailleurs d'immenses et longues pertes depuis l'âge de puberté, longtemps inavouées par pudeur et par conséquent non combattues, m'ont laissé une sorte de faiblesse qui sans doute se traduit par plus de froideur. La continence m'est moins

difficile qu'à bien d'autres. C'est une liberté dont je remercie souvent ma nature et celui de qui je la tiens.

A l'heure qu'il est je n'ai pas encore connu de femme, quoiqu'il y ait vingt ans qu'elles m'inspirent des désirs plus ou moins impétueux; mes rêves, en cessant souvent d'être chastes, ont contribué à me permettre de le rester dans la veille. Mais d'autres causes morales (pudeur, timidité, conscience, exemple à donner, horreur de l'hypocrisie, terreur de la maladie, suivant les circonstances) m'ont retenu, protégé, paralysé et sauvé. Je n'ai jamais pu arriver à l'aisance, au naturel dans la volupté, et la conscience puritaine, le sentiment de la honte et du péché, le scrupule monacal, comme si je brisais un vœu sacré, ou commettais un crime, presque un sacrilège, ont toujours interposé entre la femme et moi le glaive de l'archange.

J'ai convoité, j'ai brûlé, j'ai péché, mais j'ai respecté. Je n'ai jamais osé me laisser aller à la passion parce que je n'ai pu m'approuver, ni m'étourdir jusqu'à faire pécher autrui; ce remords-là m'aurait été insupportable. Les larmes d'une victime m'auraient dévoré comme de l'acide sulfurique. L'irréparable et l'irrémissible m'ont toujours épouventé, et je n'ai jamais eu l'audace de violer ma conscience à l'article du prochain.

Ainsi je retrouve, tout au fond de ma vie et dès mon enfance, le sentiment intense de la responsabilité : je ne me suis jamais entrevu comme nature, c'est-à-dire comme irresponsable, comme guidé par des instincts auxquels je pouvais m'abandonner sans enquête et sans souci, sans scrupule et avec jovialité. La conscience morale m'a tourmenté de bonne heure, et cette conscience a eu dès l'abord son arbre interdit. Tout enfant j'ai découvert le mystère de la sexualité, et tout enfant aussi la honte. La honte n'est que le sentiment du péché. Le sexe m'est donc apparu comme péché, infiniment longtemps avant que j'y pusse voir une volonté de Dieu, le merveilleux secret de la bonne nature.

Cette impression première fut ineffaçable, même à l'époque de l'amour et des passions. La volupté fut pour moi satanique, non céleste; une tentation non un bienfait. Et encore aujourd'hui, même après avoir passé à travers la conscience grecque et orientale, à travers la science et la virilité, à travers les habitudes françaises et italiennes, à travers l'incontinence de mes camarades et de ma génération, je n'oserais m'accorder une maîtresse, et je ne suis pas bien sûr de trouver chaste la couche conjugale. 22.1.1854

On aura noté quelques-unes des barrières intérieures qui se sont élevées très tôt dans ce domaine. Gardons-les en mémoire, elles nous aideront à comprendre ce qui va suivre lorsque les circonstances, tellement favorables qu'il n'aurait pu les négliger sans déchoir à ses propres yeux, l'auront contraint à passer à l'acte.

A 39 ans, il fait la connaissance d'une jeune veuve de 29 ans, Marie Favre, surnommée Philine. Jolie, intelligente, sensible, Philine était tombée sous le charme d'Amiel. Une veuve était la seule partenaire possible pour compléter son savoir par une nécessaire expérience. Il était impensable de compromettre une jeune fille ou une femme mariée. Il saute donc le pas avec Philine, et parachève

enfin sa formation sexuelle.

Mais comment dois-je appeler l'expérience de ce soir? est-ce une déception, est-ce un enivrement? ni l'un ni l'autre. J'ai eu pour la première fois une bonne fortune, et franchement, à côté de ce que l'imagination se figure ou se promet, c'est peu de chose. C'est quasi un seau d'eau fraîche. J'en suis bien aise. Cela m'a refroidi en m'éclairant. La volupté elle-même est aux trois quarts ou plus encore dans le désir, c'est-à-dire dans l'imagination. La poésie vaut infiniment mieux que la réalité. Mais l'intérêt vif de l'expérience est essentiellement intellectuel; je puis enfin raisonner sur la femme sciemment, sans cette demi-niaiserie de l'ignorance, ou cette idéalisation fautive de la pensée, qui m'ont gêné jusqu'ici. Je vois le sexe en entier avec le calme d'un mari, et je sais maintenant que, pour moi du moins, la femme physique n'est presque rien. La moralité de l'histoire, c'est que l'affection, la sympathie, l'attachement d'une femme est bien son tout, et que sa faveur dernière ne grossit pas notablement (et à peine sensiblement) son compte. Quant à la femme même, cela ne m'a pas autant appris que je l'espérais. En dernière analyse, je suis stupéfait de l'insignifiance relative de ce plaisir dont on fait tant de bruit. Je commence même à comprendre ce qui me dépassait, c'est-à-dire comment, avec des femmes à choix, les voluptueux cherchent parfois autre chose.

Mon impression dominante est donc le calme, la liberté. C'est ainsi que j'entre dans ma vie d'homme fait, presque à l'anniversaire de ma naissance. Marie Favre est venue me voir jusque chez moi. Il fallait en finir, pour rentrer dans notre situation normale. La jolie veuve a été comme je l'attendais; et je puis encore mieux maintenant me mettre à la place d'une femme. C'est tout profit.

6.10.1860

La façon la plus sûre de passer à côté d'Amiel, c'est de le juger, de lui opposer un comportement "normal". La formule de Spinoza, qu'il répétait souvent, lui est applicable : ne pas admirer, ne pas condamner, mais comprendre.

Après cette expérience, qu'il renouvellera au moins une fois...

Claude... **"avec plus de succès et de simplicité"...**

... Amiel y renonça. Il avançait des raisons morales. Elles nous apparaissent plutôt comme une rationalisation.

Claude : **"la volupté, même consentie, même fondée sur un entraînement antérieur et moral, même comme offrande volontaire de soi-même, s'appelle encore en style canonique, quand il n'y a pas mariage, péché de la chair ou fornication."**

Par contre, Amiel cultiva à coeur perdu l'amitié féminine sous toutes ses formes : il fut confident, directeur de conscience, confesseur, il pratiqua en virtuose l'amouritié, l'amitié amoureuse.

Les portraits de femmes sont l'un des attraits du journal d'Amiel. Ils sont innombrables. Cela va d'un croquis d'une connaissance croisée en rue, à la chronique d'une amitié qui s'étend au long des années et dont rendent compte des centaines et des centaines de pages d'analyses, de portraits sensibles et pénétrants, sans cesse en évolution.

Celui de Mme Revel, par exemple. Amiel, en 1867, prenait ses repas dans une pension de la Grand Rue. Il y avait là des amis mais aussi des dames, dont une veuve d'environ 40 ans, Mme Revel. Il la surnomme Patita. Elle le surnomme "la banquise"...

Chacun s'étant retiré, je reste un moment avec Patita. La conversation se prolonge, et la pluie étant survenue, je renonce à toute autre visite. Patita me turlupine gaiement mais le sentiment l'emporte. Et l'on finit par me raconter mille choses intimes et même quelques secrets de boudoir et de bain. Son mari avait 32 ans de plus qu'elle, mais l'a aimée passionnément. Le veuvage lui pèse, ou du moins la vie solitaire. Et en effet, elle est hautement organisée pour la tendresse et la volupté. Coeur brûlant, chairs magnifiques, elle brûlerait bien volontiers des cierges sur l'autel de Cypris, et son instinct voudrait rattraper le temps perdu. Enfoncé dans le cercle de ces ardeurs à la Calypso, j'ai eu quelque peine et peut-être quelque mérite à rester calme. Elle a certainement conscience de la double impulsion de sa nature, et s'y complaît. Le tempérament ne domine pas le coeur, mais il ne lui cède en rien. Patita prétend que je sais me faire adorer et pour la troisième fois a voulu rester agenouillée devant son humble directeur. Elle avait fait grande toilette, et ses belles épaules nues frémissaient sous une simple dentelle noire. C'est touchant, émouvant, étrange. Si j'étais libre, qui sait si je pourrais résister au vertige, dans l'ombre où l'on m'attire, car enfin les rôles sont intervertis, et quand une femme vous dit avec une langueur chargée d'électricité et d'émotion, je suis bien plus que contente, je suis heureuse, on ne se défend pas sans peine contre la marée des caresses. Du reste, c'est peut-être autant pour l'objet de ses préférences que pour elle-même que Patita fait ainsi les honneurs d'elle-même. Elle voudrait me voir profiter de mes chances, et regrette de me voir faire sottement la petite bouche et la bégueule, dans des circonstances propices et rares. 25-26.6.67

Amiel est troublé, mais non subjugué. Qu'est-ce qui le subjugué? La pensée la plus haute conjuguée avec la féminité. Ainsi l'une de ses connaissances, Mme Köckert, croisée en rue.

Quelles délices qu'une femme qui a de la pensée, sans en avoir moins de coeur, et de la force, sans rien perdre de sa grâce. J'en ai vu cet après-midi une pareille, la personne de son sexe avec laquelle je trouve le plus profitable ici de converser, et qui pour moi possède une influence électrisante. C'est la femme d'un musicien-négociant, et la mère de trois enfants en bas âge. Du reste fraîche, jolie, svelte, avec des yeux bleus très intelligents et très doux, des cheveux blonds frisottants, une raison haute et calme, une âme courageuse, le vif sentiment de l'idéal, une justesse de goût ravissante, de la distinction et un ardent besoin de vérité. Bref une femme philosophe, dans le noble sens du mot, selon le coeur de Daniel Stern et de George Sand.

Je l'ai arrêtée dans la rue; elle avait du sang à l'angle de ses lèvres charmantes. Pourquoi? elle venait de subir une opération douloureuse. Et là-dessus nous avons entrepris une causerie de 90 minutes, commencée sur un trottoir, puis continuée en promenade et achevée chez elle à Champel. Energie, pénétration, gravité, sincérité, délicatesse, elle réunit tout ce qu'on peut désirer. Tout ce qu'elle dit fait réfléchir; avec elle, les idées affluent, et on se sent vivre spirituellement. De même que jadis nous nous entendions d'une façon surprenante dans l'analyse esthétique des quatuors,

nous sympathisons entièrement dans toutes les questions qui ont été touchées aujourd'hui, entre autres l'éducation, le premier des arts.

Que de sagesse et de maturité dans cette tête blonde, et quelle joie de se parler ainsi dans toute la droiture sans réticence d'un esprit s'adressant à un autre esprit! Quel dommage de n'avoir pas pour soeur, pour cousine ou pour compagne, cette femme-là! Etre approuvé par un aussi bon juge serait un stimulant perpétuel. 22.3.66

Amiel va également rencontrer des cas étonnants, c'est-à-dire une réalité qu'il ne soupçonnait pas mais qu'il va décrire avec précision.

Amiel fréquentait la famille de son ami Marcillac, père de plusieurs enfants. Parmi ceux-ci, il y avait la petite Loulou. Dès l'âge de cinq ans, elle avait fait d'Amiel l' élu de son coeur. Amiel observe le développement de sa féminité. Voici ce qu'Amiel écrivait à son sujet alors que Loulou avait 9 ans.

Cette enfant de 9 ans me rappelle la vraie façon d'être amoureux. J'en suis presque épris en secret, et je la trouve gentille de la plante des pieds à la racine des cheveux. Je ne me rassasierais pas de ces petits baisers frais de colombe. En suivant les inflexions de son cou, les boucles de sa chevelure, le galbe de tous ses membres, le regard de ses yeux noirs aux longs cils, je la voyais dans dix ans d'ici, je songeais à Hélène éclore de l'œuf du cygne. J'étudiais avec intérêt ma miniature de Vénus qui m'entourait de ses petits bras caressants, et après chaque excursion autour de la chambre revenait se blottir sur ma personne. Dans ce mignon bouton de rose, je retrouvais toute l'histoire de l'amour, les câlineries de la femme, les espiègleries mutines du sentiment. Une foule d'intuitions accessoires (la valeur de la toilette, la signification du baiser, le jeu plus sérieux qu'on ne pense, les folies de l'homme épris, le despotisme de celle qui se sent plaire, les métamorphoses de la jalousie, la manière d'égratigner le coeur d'un amant, la cruauté féroce de la coquetterie, le désir d'absorber en soi, de dévorer tout entier l'objet aimé; le rythme intérieur, universel de la beauté d'un être, et sa puissance ensorcelante; que sais-je encore?) s'éveillaient en moi et se multipliaient comme les ondes circulaires autour de la pierre jetée dans l'eau. Le coeur, sollicité par les sens et l'imagination, écoute mieux cette voix décevante que celle de la conscience et de la raison. Le coeur se moque de nous et la passion se raille de toute notre éloquence. — Rien n'est plus vulnérable à la beauté que le philosophe (après l'ermite). C'est la compensation expiatoire de sa puissance d'analyse.

Le refus, ou l'impossibilité, ou l'interdiction de se choisir une compagne, éloigna graduellement Amiel de ses amis masculins. Il les consultait sur ses problèmes de coeur, mais ne suivait pas leurs avis.

J'ai des relations agréables avec mes collègues, avec mes anciens camarades, avec d'anciens élèves, mais je n'ai plus d'ami intime, depuis le décès de Charles Heim. Cette place a été occupée par l'affection féminine, depuis vingt-deux ans : Egérie, puis Philine. Maintenant Berthe et Gudule ont seules lu dans mes secrètes pensées, dans mes aspirations ou mes chagrins. Je n'ai pas eu d'autres confidentes, sauf ce journal, bien autrement informé qu'elles, parce que lui peut tout entendre. Des amies

demoiselles (et trois des quatre précédentes sont dans ce cas) ne sont amies qu'avec discrétion et sauf un grand domaine réservé. 12.4.76 X, 662

Le domaine réservé est, bien sûr, la sexualité. Nous venons d'évoquer la singularité des relations amoureuses d'Amiel. Evoquons à présent sa relation avec le professorat.

Pourquoi Amiel avait-il fait le choix du professorat? Les revenus tirés de l'héritage paternel ne lui permettaient qu'une demi-aisance. Cette carrière correspondait aux études qu'il avait faites à Berlin. Elle lui fournissait l'occasion de mener à bien des travaux personnels. Nous avons déjà vu qu'à cet égard il n'en sera rien.

Amiel a laissé une réputation de professeur qui n'est pas flatteuse. Pour ses étudiants, il était rasoir. Ils l'appelaient "le robinet d'eau tiède". Ils lui reprochaient d'être trop abstrait, de n'être pas assez vivant. Pourquoi? A Berlin, Amiel avait rencontré le style d'enseignement qui correspondait à son goût pour la connaissance impersonnelle.

Les étudiants sont moins des auditeurs que des secrétaires. Toutes ces têtes, couchées sur leur pupitre, et ces plumes qui courent sur le papier font le pendant naturel de ce professeur qui lit. Le rapport est impersonnel; la pensée parle à la pensée, mais les acteurs ne se voient pas.

A Genève, Amiel s'inspire de ce modèle. Un dimanche, au temple, il est frappé de retrouver sa propre impersonnalité en écoutant un ami pasteur monté en chaire.

Excellent esprit, très bonnes choses de détail, mais l'inverse du talent oratoire. D'où provient ce déficit? De l'absence de mise en scène et plus généralement d'une sorte de vague répugnance à entraîner le prochain avec soi. Bouvier rompt toujours les chaînes d'or dès que par hasard elles semblent se former entre l'auditoire et lui-même. Il veut seulement s'acquitter d'un devoir, mais n'obéit pas à l'entraînement de la sympathie. Il prêche comme il aime et comme il parle, avec réserve et sans enthousiasme, avec circonspection et sans élan.

Comme professeur, j'ai la même tendance. J'ai peur de ménager un effet, de préparer une impression et de la soutenir, de tirer parti d'une image, d'une idée; tout cela me paraît à peu près chercher à me faire valoir, ou chercher à plaire, et je ne veux ni l'un ni l'autre. Je ne sens absolument rien entre mon public et moi; et tandis qu'en duo ou trio, dans les rapports individuels, je suis en rapport magnétique ou sympathique très aisément, une assemblée n'est pour moi qu'un vaste réfrigérant et une sorte de chose plutôt hostile, que je n'ai aucune idée de pouvoir échauffer, transporter, animer. Peut-être la myopie physique joue-t-elle ici son rôle. Cette masse sombre et confuse qu'on appelle un auditoire ne me dit rien, ne me rend rien, au contraire, elle m'appauvrit et m'embarasse. D'ailleurs, sauf dans la plus stricte intimité, il m'est difficile de m'épancher le coeur, et l'orateur est celui qui au contraire ose montrer ses émotions et faire partager ses sentiments. La défiance est la mort du talent oratoire, et la défiance est la première impression que me fait l'inconnu. L'éloquence purement didactique est la seule que je puisse me permettre parce que l'exposition d'une vérité ou d'une doctrine est chose neutre, qui laisse à l'écart les personnes, les âmes et les coeurs. (15.11.1863)

Le jugement négatif sur l'enseignement d'Amiel doit être nuancé. Il eut affaire de longues années à des étudiants obligatoires que la philosophie n'intéressait guère. Amiel les stigmatisait du nom de "*Brotstudenten*", qui étudient pour le pain, non pour la connaissance.

Mes auditeurs sont de deux ou trois ans trop jeunes. Baissons, baissons encore le niveau. 9.1.69

Le début et la fin de sa carrière ont été beaucoup plus gratifiants.

Vive satisfaction : achevé mon cours d'été aujourd'hui. Mes étudiants ont applaudi et je me sentais joyeux et soulagé d'arriver au terme. Donnée une répétition; nous nous séparons en parfaite harmonie. 29.6.1855.

Une fois privé de cet auditoire sans valeur, les étudiants obligatoires, j'ai été compris, estimé, apprécié.

Citons également un témoin à décharge : Henry James suivit les cours d'Amiel durant quelques mois. Dans sa correspondance avec un ami, l'auteur de *Le Tour d'érou* décrit Amiel comme un "grave et doux oracle".

Avant d'aborder brièvement la forme et les fonctions de son journal intime, tentons de voir jusqu'où peut aller la pénétration d'Amiel. Les extraits qui viennent d'être lus témoignent de sa sensibilité psychologique, de sa finesse de perception des sentiments, ceux d'autrui et les siens propres. Je crois cependant qu'Amiel va plus loin que l'introspection, que l'analyse psychologique. Bien sûr, Amiel n'a pas fait œuvre de science au départ de ses observations mais il a rencontré des éléments de problèmes ou de sciences à venir.

C'est ainsi que l'on trouve sous la plume d'Amiel des termes devenus freudiens. Il utilise les mots : inconscient, refoulement, refoulé, libido. La page suivante, rédigée 30 ans avant les textes fondateurs de la psychanalyse, peut, encore aujourd'hui, illustrer la notion de l'inconscient freudien.

L'âme cède à des influences dont elle ne se doute pas. L'inconscient pullule de stimulants inaperçus et de mobiles insaisissables; notre âme n'exerce que le droit de veto et de triage; et cela bien souvent trop tard. La faute est faite; il ne nous reste que la stupeur, l'humiliation et le repentir. Grand Dieu, que nous sommes peu libres, et que notre nature se moque de nos prétentions au gouvernement de nous-mêmes. Comme elle nous berne, et nous joue, grâce aux suggestions, aux prestiges et aux éblouissements dont elle dispose. Nous sommes continuellement faits et refaits; pic, repic et capot, avant d'avoir seulement vu nos cartes, et observé l'adversaire. L'adversaire, c'est notre être obscur, c'est le gnome masqué qui se cache au fond de notre âme raisonnable, c'est l'autre qui est aussi nous. Ce gnome railleur est celui qui pousse, qui trompe, qui sollicite, qui enjôle, qui tente notre Moi, et celui-ci qui règne en théorie est le pantin d'un inconnu. Nous sommes les éditeurs responsables et officiels des oeuvres de quelqu'un qui est en nous sans être nous. 28 mars 1870

Freud utilisera le même langage métaphorique pour décrire l'inconscient (Claude :) "**Le moi n'est pas maître dans sa propre maison.**"

Si Amiel se penche sur ce qu'il appelle ses abîmes, ce n'est pas sans raison. Guy Besançon, psychiatre, auteur de *L'écriture de Soi*, classe Amiel parmi les dépressifs légers. C'est également

mon impression. Sans la stimulation des contacts amicaux, sentimentaux ou sociaux, l'humeur d'Amiel s'assombrit vite. Je songe à la boutade de Gabriel Matzneff (Claude :) **"Je suis trop fragile pour supporter autre chose que le bonheur"**.

C'est dans les périodes sombres, presque toujours liées à des événements extérieurs, comme le vide angoissant du début des vacances académiques, qu'il rédige ses pages les plus noires, qu'il juge négativement son journal intime. Ces crises de tristesse peuvent aller jusqu'aux larmes, jusqu'à l'horreur de soi.

Matinée funèbre. J'ai dû subir tous les assauts de mes démons. Tempête de tristesse, résurrection de tout mon passé qui me persécute et m'accable, impression poignante d'une vie perdue, d'une force tarie, de semences qui n'ont point levé, d'espérances avortées, de négligences, de fautes, de torts, de sottises sans nombre. Mon cœur était de plomb et des larmes brûlantes ont coulé sur mes joues. Désespoir profond. J'aurais préféré ne pas être. Je voyais autour de moi tous ces livres, je tenais entre mes mains des monceaux de notes, notes et livres témoignant d'années et d'années de labeur, de méditation, d'exploration, et tout cela m'était devenu étranger, tout cela était oublié. Tout ce travail avait été stérile. J'étais abîmé de honte et de douleur.

5.7.1874

La tendance dépressive d'Amiel doit nous rendre attentifs à ce qu'il note dans son journal au sujet du suicide. Les notations sont fréquentes. En voici une.

L'autre jour un jardinier bien placé, bien marié, heureux de toute manière, s'est fait sauter la cervelle. Ayant survécu douze heures à la blessure, il a demandé pardon à tout le monde, dit qu'il regrettait sa femme, ses enfants, ses maîtres, la campagne et la vie, et ne comprenait pas ce qu'il avait eu ni ce qu'il avait fait. C'est effrayant. Qui de nous est à l'abri de ces mouvements aveugles et absurdes? Le goût du poison, l'instinct du suicide, l'aversion soudaine de l'existence, la soif de négation et de destruction, la satiété de tout peuvent nous empoigner à l'improviste et nous pousser au gouffre. L'insanité est l'intérieur volcanique de notre être et rien ne nous garantit contre les éruptions de ces folies momentanées. Il est mieux de n'avoir pas d'armes à notre portée et de ne pas aigrir notre système nerveux. Qu'est-ce qui me sépare de l'hypocondrie? peu de choses. Quelques amitiés et la capacité de travail. Deux minces planches entre moi et l'abîme.19.6.76

Rien dans le journal ne témoigne d'une tentative de passage à l'acte. Ce ne fut pas le cas de quatre de ses proches. Amiel est environné de suicidés : son père, son grand-oncle, son grand-père maternel. Son neveu, suicidaire, fut interné à vie. Il est vain, je crois, de chercher à savoir s'il y eut dans son cas une influence d'exemple ou une hérédité. Il y a quelques années, j'étais sur le point d'entamer une discussion sur ce sujet, mais une visite sur internet m'en a dissuadé rapidement. Si vous tapez sur Google : "suicide hérédité génétique", vous obtenez plusieurs centaines de sites qui en discutent, parmi lesquels de nombreux sites universitaires. Les avis sont partagés, très disputés. J'en ai retenu la formule suivante : l'hérédité incline, elle n'oblige pas.

Nous avons vu que si Amiel souffre, son écriture et son expression restent intactes. Le journal accomplit l'une de ses fonctions, la fonction thérapeutique. La tenue du journal l'aide à chasser ses papillons noirs.

Il est incroyable combien ce simple retour sur moi-même fait hier, m'a fait du bien. Il se fit clair en moi ; réconciliation. Le calme revint, et le courage aussi. *Un journal est la pharmacie de l'âme,*

il contient à la fois les calmants, les toniques et les excitants. 9.04.45

La fonction d'un journal de 17.000 pages est forcément multiple. Nous avons évoqué le rôle thérapeutique. Il possède également une valeur topographique, de lieu. Depuis la mort de son père, il avait 13 ans, Amiel n'a jamais habité que chez autrui : chez sa soeur et son beau-frère ou alors en pension. Il est mort dans une pension. Le seul appartement qu'il ait loué lui servait uniquement de bibliothèque et il s'y rendait rarement. Il ne s'y sentait pas chez lui. Son gîte, son lieu, c'est son journal, le seul endroit où il se sente chez lui. Voici le gîte d'Amiel : ces pages remplies de son écriture, comme tracées par le fin stylet d'un sismographe qui enregistrerait phénomènes extérieurs et intérieurs.

Que trouve-t-on dans ces 17.000 pages?

1. Des notations de journal intime "pur" : ce qu'il a fait, ce qu'il a ressenti, ce qu'il a pensé. Cette tripartition est de lui.
2. Des examens de conscience. La visée morale est importante.
3. Un moyen de perfectionnement personnel.
4. Des retours sur l'histoire de sa vie. Ce sont des ébauches de récits autobiographiques. Le journal d'Amiel est à cet égard composite. La page sur la sexualité lue par Claude tout à l'heure en est un exemple.
5. Des essais d'écriture : pages de critique littéraire, des portraits poussés, des idées, des pensées largement développées. Il y a manifestement, dans ces pages-là du moins, une visée littéraire.
6. On y trouve également des "Choses vues" au sens du recueil de Victor Hugo.

D'un point de vue diachronique – très schématiquement –, le journal évolue comme suit : dans sa jeunesse, la visée morale et la volonté de perfectionnement personnel l'emportent, tandis que l'observation psychologique caractérise davantage le journal de la maturité.

Les examens de conscience qu'il y consignait suppléaient au manque de conseils extérieurs qu'il aurait voulu recevoir de ses parents ou d'amis intimes, dévoués et éclairés. Ce besoin crée le tutoiement. Quand il se fait la leçon, souvent Amiel se tutoie. Il a, je crois, inventé le tutoiement au deuxième degré. Je m'explique. Il imagine un personnage extérieur, par exemple l'ombre de sa mère. Ce personnage s'adresse à lui en le tutoyant (prosopopée). Ce n'est plus lui qui se tutoie, c'est l'ombre de sa mère! Ensuite, le personnage ayant terminé son discours, Amiel en revient au tutoiement simple. Il poursuit et, après avoir tracé un tiret, revient au Je et tire la leçon de l'échange d'arguments auquel il vient de participer. Parfois il discute avec le tu qu'il vient d'abandonner. Il utilise alors des formules du type : Claude : **"et moi je te dis ceci ou cela"**. (18.7.52, p. 16 Egérie)

Amiel se montrait souvent critique envers son journal. Mais le mouvement se prouve en marchant et les 17.000 pages d'Amiel montrent son attachement à ses cahiers. Écoutons quelle est sa réaction en ne retrouvant plus un cahier de son journal.

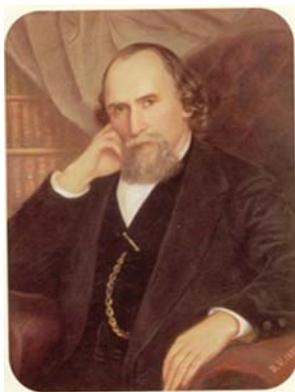
A l'éblouissement pénible que j'ai ressenti en ne retrouvant plus le N° 13 de ce Journal, j'ai pu mesurer le chagrin que me ferait la perte de ce manuscrit de 6.000 pages. Ce serait dix-sept ans de vie retranchés à peu près de ma mémoire, car ces feuillets intimes sont presque mes souvenirs eux-mêmes. Qu'un incendie, un déménagement, un accident quelconque m'enlèvent ce coffre, et je me sens diminué dans mon âme, amoindri dans mon être, mutilé, appauvri, dépouillé irrémédiablement.

Ceux qui impriment et publient n'ont pas ce danger à craindre. Le meilleur d'eux-mêmes est sauvegardé; ils sont sous la protection publique. Leur vie à pris corps. Elle est invulnérable. Pour moi, je puis être détruit presque tout entier. 20.5.64

Amiel est désormais invulnérable. Son journal est publié intégralement. Il a été tiré à 1.500 exemplaires. Il reste 50 ensembles de 12 volumes chez l'éditeur à Lausanne. Quarante exemplaires complets ont malheureusement disparu dans l'incendie de la réserve des Belles-Lettres il y a deux ou trois ans.

La publication d'un journal de cette taille est inespérée pour les passionnés d'écrits personnels. Actuellement, je pense que ce n'est pas inespéré, c'est proprement miraculeux. La décision d'éditer Amiel a été prise vers la fin de la période économique des 30 glorieuses. La prospérité de la Suisse était encore intacte et elle a pu consacrer un million trois cent mille euros d'argent public à cette entreprise éditoriale.

Avant d'aborder la troisième partie de la soirée et de découvrir les perspectives qu'offre Internet dans la diffusion et la connaissance d'Amiel et de son journal, écoutons une dernière fois sa voix et laissons-lui le dernier mot. Il s'agit d'une critique en quinze lignes de son portrait – que voici – un pastel réalisé par Berthe Vadier. Nous avons successivement : la description du portrait, sa réaction personnelle, une critique ponctuelle faite à l'artiste, une généralisation de sa critique, et, pour terminer, une conclusion sous forme de loi. En quinze lignes... les voici.



Mon portrait est sous verre et sous cadre. Il aura pris dix séances, avec les retouches. C'est peu, vu la grandeur de la surface, les accessoires et le fait que les deux mains sont comprises. — Il a quelque chose de vénitien dans l'aspect. La tête est pensante, l'attitude paresseuse, l'expression fatiguée. C'est bien cela probablement. Je regrette l'inversion par laquelle on me fait accouder sur la main droite, ce qui n'est pas une attitude naturelle, ni à moi familière. C'est en reportant l'esquisse première d'un papier sur l'autre, que l'artiste a ainsi renversé l'ordre des choses. On délibère sur les détails, et les partis décisifs sont pris au hasard. Je l'ai toujours vu, même dans les grosses affaires et les intérêts généraux. La précipitation pour ce qui importe, l'examen minutieux dans les choses insignifiantes, c'est la perpétuelle sottise que commettent les hommes. A quoi cela tient-il? A l'impatience de la volonté qui n'abandonne à la raison que les menuaillles après qu'elle a engagé le tout, comme elle ne demande conseil qu'après être déjà résolue. Il s'ensuit que les impulsions irréfléchies sont les vrais moteurs de la vie humaine et que la moindre part de nos actions est d'accord avec notre moi tout entier. (10.9.1878)

III - La transmission et la communication

Jean-Marc Cottier

Les 173 cahiers du *Journal intime* sont donc transcrits, édités et sauvegardés dans les douze volumes de l'édition intégrale de l'Âge d'Homme.

On pourrait penser que l'aventure du *Journal intime* est finie !

C'est ce qu'ont dû penser les éditeurs, mais c'est sans compter avec l'invention en 1991 d'un nouveau moyen de communication qui est en train de révolutionner complètement la communication.

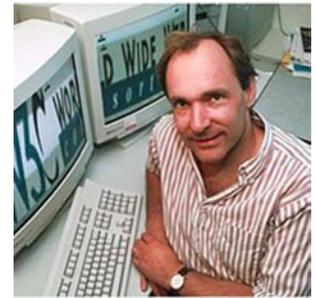
Révolutionner la communication au même titre que l'imprimerie cinq siècles auparavant.



Deux inventions, deux personnages, (déjà historiques tous les deux) :

Johannes Gutenberg, anobli en 1465 par l'archevêque de Mayence pour avoir inventé l'imprimerie dans le cadre de son activité de graveur sur bois.

Tim Berners Lee, anobli en 2003 par Elisabeth II pour avoir inventé Internet dans le cadre de ses activités scientifiques au CERN à Genève.



Gutenberg qui a su rendre pratique une invention chinoise du second siècle après Jésus Christ par une idée géniale, celle des caractères mobiles.

Tim Berners Lee a su rendre pratique et universel un système d'échange de données.

Quelques données s'échangeaient déjà à grand'peine entre universités au cours des années 70, mais en 1980 Tom Berners Lee écrivit un logiciel de stockage d'informations original et en 1989 il proposa un projet d'hypertexte qu'il appela *World Wide Web*.

Son but était de rassembler les connaissances de tous dans une « toile » de documents.

Jusqu'en 1993 Tim Berners Lee continue à développer le Web en le perfectionnant, notamment le langage HTML, puis il retourne aux Etats-Unis, où il dirige la chaire de compatibilité de communication en informatique au MIT, ainsi qu'un Consortium dont le but est d'amener le Web à son potentiel maximum.

A partir de 1993 le développement d'Internet est vraiment comparable à celui de l'imprimerie par son importance et par la vitesse de sa propagation.

À ce sujet il serait plus juste de parler d'explosion !

Le volume de données échangé double chaque année et atteindra 15 Teraoctet par seconde en 2008. Pour rester dans la comparaison avec Gutenberg le trafic 2008 sera équivalent à la transmission de 15 millions de bibles par seconde (une bible occupant un peu plus d'un Megaoctet).

Le volume d'information accumulé sur la toile atteint les 10'000 milliards de documents. Largement plus que tout ce qui a été mis sur papier depuis Gutenberg !

Que trouve-t-on dans cet océan d'information ? Le meilleur et le pire, tout comme pour les documents imprimés, mais sur Internet, tout est en vrac.

À nous de décider ce que nous voulons y mettre, et choisir ce que nous voulons y trouver. Les filtres et les moteurs de recherche sont les auxiliaires indispensables à tout travail sur Internet. Grâce à eux l'internaute n'a sous les yeux que la minuscule partie qui l'intéresse de cet océan d'informations.

La littérature occupe déjà une place importante dans cette masse d'informations et nous reviendrons sur le « Projet Gutenberg » à ce sujet, mais puisque nous parlons du site Amiel, disons tout de suite que dans cette explosion virtuelle, nombre d'auteurs, connus et moins connus, ont un site qui leur est consacré.

Souvent, ce site est l'émanation ou le reflet d'une association qui leur est consacrée. Ce n'est pas le cas d' Henri-Frédéric Amiel.

À ma connaissance il n'existe pas d'association des amis ou des lecteurs d'Amiel.

Au départ, je dirais que le site Amiel est un sous-produit de l'édition intégrale dont il a été question tout à l'heure. En effet, une masse considérable de documents et d'information avait été rassemblé par les éditeurs, mais tout n'avait pas été utilisé. Une édition est un choix, et l'ensemble de cette « matière première » restait accessible; soit dans des cartons personnels à la cave, soit aux archives de la Bibliothèque publique et universitaire de Genève, principalement dans les départements des manuscrits et dans ceux de l'iconographie. En découvrant ces trésors j'ai pensé qu'il était dommage de ne pas les faire partager aux lecteurs du *Journal intime*. Je pense en particulier aux nombreuses photographies ou gravures, aux carnets de voyage, aux échanges de correspondance, aux témoignages de tiers (contemporains d'Amiel ou ultérieurs) qui dorment dans des cartons et dont on peut faciliter l'accès.

Mais il y a plus : Henri-Frédéric Amiel était un esprit curieux et de nombreux passages de son *Journal intime* évoquent des événements, des endroits, des techniques dont une description détaillée n'entrait pas dans le projet de cette édition, mais qui, en ce qui me concerne, ont souvent éveillé mon intérêt. Une recherche documentaire permettait souvent de mieux comprendre le contexte dans lequel Amiel évoquait ces événements.

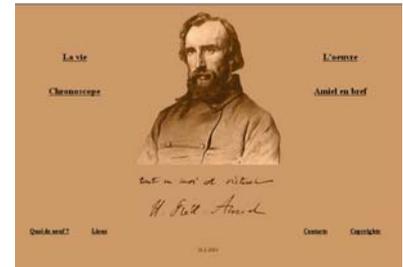
Bien entendu, tous ces documents représentent un volume considérable, dont l'édition imprimée serait une véritable encyclopédie. C'est là que la technique inventée par Sir Berners Lee montre tout son intérêt : dans sa capacité à développer ce qui dans une édition-papier s'appelle des notes en bas de page et dans Internet des liens hyper-texte. L'usage des notes en bas de page est limité, alors qu'un lien hyper-texte permet des développements quasi-illimités tout en gardant la cohérence de la lecture. L'internaute se déplace donc à son gré dans l'espace-temps d'Henri-Frédéric Amiel, avec la possibilité de jeter un coup d'œil au domaine qui suscite son intérêt ; tout en maintenant le cap de la lecture qu'il a entreprise.

Ma première idée d'un site Amiel.org répondait donc à la tentative de mettre à disposition des lecteurs et analystes du *Journal intime* un maximum d'informations, contenues ou non dans l'édition-papier, sous une forme facilement accessible. Pour cela il fallait, bien entendu, avoir l'assentiment des propriétaires des droits et des détenteurs de ces documents ; ce qui ne m'a occasionné aucune difficulté et j'en remercie aussi bien l'Âge d'Homme que la Bibliothèque publique et universitaire.

Par la suite je me suis rendu compte que l'oeuvre d'Amiel avait des prolongements de nos jours par les travaux qui continuent à paraître et qu'il pouvait être intéressant d'en rendre compte, tout en mettant le site à la disposition des auteurs de ces études relatives au diariste genevois. C'est cette partie du site qui le rend vivant et actuel en prolongeant cet espace-temps d'Amiel jusqu'à aujourd'hui.

Comment fonctionne cette vaste banque de données?

Une visite au site www.amiel.org commence par la page d'accueil. Cette page est la clef du site, elle donne le choix entre quatre dossiers principaux concernant Amiel et quatre dossiers de service. Presque toute la matière du site est contenue dans les deux premiers dossiers principaux « **vie** » et « **oeuvre** ».



La vie d'Amiel se subdivise en :

NOTICES BIOGRAPHIQUES
LECTEURS D'AMIEL
AMIEL ET SON TEMPS
AMIEL AUJOURD'HUI
CARTOGRAPHIE
ICONOGRAPHIE

L'oeuvre d'Amiel se subdivise en :

BIBLIOGRAPHIES
MANUSCRITS
ÉDITIONS
INÉDITS
ANTHOLOGIES
ETUDES ET TRAVAUX

Le troisième dossier principal relie la vie et l'oeuvre au monde extérieur sous une forme chronologique, c'est le « **chronoscope** » qui s'étend de 1821 à 1881. Il permet de retrouver la date d'un évènement, mais il peut aussi être le point de départ d'une ballade dans la vie ou dans l'oeuvre d'Amiel ; les liens hyper-texte ouvrent des pages contenues dans les dossiers « vie » ou « oeuvre », mais aussi quelques pages propres au chronoscope en tant que repères extérieurs. De lien en lien, le chronoscope peut vous amener à l'histoire du Journal de Genève aussi bien qu'à la physique des bulles de savon. En perpétuel développement, les liens sont à jour jusqu'en 1849, mais la chronologie est entièrement utilisable.

Le quatrième dossier principal « **Amiel en bref** » est une présentation de Henri-Frédéric Amiel à l'usage des nouveaux venus :

Présentation rapide en une page pour les internautes pressés : un texte de Philippe Monnier, tiré de l'anthologie de Maurice Berne « Les plus beaux manuscrits et journaux intimes de la langue française » Robert Laffont, 1995.

Présentation détaillée en quelques pages, toujours de Philippe Monnier, tirée de la postface au livre de Michel Beretti « Dames et demoiselles autour du professeur Amiel » Âge d'Homme, 1999.

Les quatre dossiers de service : « quoi de neuf » « liens » « contact » et « copyright » guident l'internaute sur le plan technique.

Sous le portrait d'Amiel par Louis Hornung figure une petite phrase qu'il écrivait dans son journal le 16 février 1855 : « *Tout en moi est virtuel* ».

D'aucuns ont voulu voir en Amiel « *le Neil Armstrong du cyberspace* » et ils l'ont même proposé comme patron des internautes ! « Amiel se construit ainsi un double virtuel dans l'épaisseur du papier, de la même manière qu'Internet aspire à construire un double du monde réel ». (Pop-Culture du 23 août 2001).

On peut se demander ce qu'Amiel aurait pensé de ces nouveaux media, lui qui était un grand communicateur et qui évaluait à 30'000 lettres le volume de sa correspondance ! Et son journal, l'aurait-il mis sur Internet, lui qui pensait que l'on pourrait en tirer peut-être 500 pages ? De toute façon, il serait peut être déçu, car pour le moment il ne le trouverait pas sur Internet, et cela pour deux raisons:

La première est une question de moyens techniques; on ne peut scanner et numériser les 15'644 pages imprimées de l'édition intégrale avec les mêmes moyens que les quelques dizaines de pages actuellement sur le site.. Un scanner automatique moderne pourrait scanner et numériser les 12 volumes en 10 heures alors qu'il me faudrait travailler 100 jours, à raison de 8 heures par jour.

La deuxième est une question commerciale; ces 12 volumes sont encore en ventes dans les librairies et les droits ne sont pas encore dans le domaine public.

Et pourtant, à mon avis, le site ne sera complet que lorsque le *Journal intime* aura été entièrement numérisé.

Non pas que cela soit plus pratique ou plus agréable de lire douze volumes sur un écran d'ordinateur, bien au contraire. Mais le *Journal intime* est l'oeuvre maîtresse d'Amiel et tout travail le concernant comprend d'innombrables références aux 180 cahiers qui le constituent.

En ce qui concerne les droits de l'éditeur, on peut très bien numériser les 12 volumes sans nécessairement les rendre accessible aux internautes, mais seulement sous la forme d'une gigantesque « Banque de données » qui ferait la joie des amiélistes.

On imagine sans peine la facilité avec laquelle il serait possible de créer des index de tout genre, trouver des citations, établir des suites chronologiques, lire de courts extraits sans pour autant être autorisé à imprimer l'ensemble de l'ouvrage. Et pour les heureux propriétaires de l'édition intégrale imprimée, on peut imaginer que l'accès à la version numérisée leur serait ouvert par un code d'accès attribué par l'éditeur sur justification de leur achat.

Quelles sont, aujourd'hui, les possibilités de numériser un ouvrage de l'importance du *Journal intime* ?

Certaines bibliothèques européennes ont déjà un secteur numérique, comme la Bibliothèque nationale de France avec Gallica qui compte aujourd'hui plus de 76 000 textes et la Bibliothèque électronique de Lisieux qui en compte quelques milliers et se développe rapidement.

Quelques sites privés offrent des textes numérisés (payants ou gratuits) mais ne constituent pas une solution d'avenir. J'en veux pour preuve la première édition du *Journal intime* (dans la version partielle d'Edmond Scherer en 1884) numérisée et proposée sur Internet en avril 1998 par un petit éditeur privé. Lorsque j'ai voulu, l'année dernière, établir un lien vers ce document à partir de notre site, il avait malheureusement disparu, le promoteur du site s'étant reconverti dans la chanson française ! Toutes mes recherches pour en retrouver une copie ont été vaines jusqu'à présent. En revanche, ce même *Journal intime* d'Edmond Scherer, traduit par Mrs Huphry Ward en 1885, qui a été numérisée dans le cadre du « Projet Gutenberg », est toujours lisible sur Internet pour le bonheur des amateurs d'Amiel anglophones.

Parlons donc du Projet Gutenberg...

Le Projet Gutenberg a pour but de mettre en libre téléchargement sous forme de livres électronique des œuvres tombées dans le domaine public. Ce projet a été initié en 1971 par un chercheur de l'Université de l'Illinois aux États-Unis. Ayant eu à sa disposition, grâce à des amis administrateurs, du temps de calcul sur un gros ordinateur estimé à l'époque valoir 100,000,000 dollars, il chercha un moyen d'exprimer sa gratitude à l'Université. Il estima alors que la plus grande valeur créée par les ordinateurs n'était pas le calcul, mais le stockage, la mise à disposition et la recherche de ce qui était entreposé dans les bibliothèques. En guise de démonstration, il numérisa une copie de la déclaration de l'indépendance des États-Unis et l'envoya à tous les utilisateurs du réseau informatique de l'université (c'était avant l'invention d'Internet). Ce document fut le premier document électronique du projet Gutenberg. Par la suite, le projet Gutenberg a été organisé sous forme d'une entité juridique, dont le statut correspond à peu près à celui des associations selon la loi 1901 de droit français.

Donc, par définition, le projet Gutenberg se limite aux œuvres tombées dans le domaine public, et il ne doit pas générer de profit ! La première restriction ne plaît pas aux utilisateurs, la deuxième ne plaît pas aux réalisateurs !

Alors, vers la fin de l'année 2004, apparaît Google Print.

Google, le plus important moteur de recherche sur Internet, entend adjoindre à sa banque de données déjà gigantesque, une bibliothèque virtuelle qui comprendra même les ouvrages les plus récents. Il offre aux éditeurs et auteurs qui le souhaitent de placer leurs ouvrages en ligne gratuitement. Il s'occupe de tout et partage avec ses clients les rentrées publicitaires espérées.

La recherche d'un titre s'effectue avec le moteur de recherche Google habituel. Une fois l'ouvrage trouvé, toutes les opérations d'indexation, recherche par mots-clés, lecture d'extraits sont possibles en ligne gratuitement ; seule la lecture complète n'est pas possible pour les ouvrages soumis au copyright.

L'importance d'un tel projet n'échappe à personne, et encore moins aux directeurs de bibliothèques et aux politiciens ! Depuis janvier 2005 Google Print fait couler beaucoup d'encre d'imprimerie !

En France en particulier, la diffusion du patrimoine culturel sur le Web par un ou deux opérateurs américains est très mal vue. Le financement par la publicité également. Jacques Chirac a chargé le président de la BNF et le ministre de la culture d'organiser un contre-projet européen, lequel a été présenté à l'Union Européenne jeudi dernier (Le Temps du 29.04.06).

L'objectif serait de mettre en réseau les bibliothèques européennes...

On aurait pu y penser avant, mais ce premier pas paraît bien timide en face de l'objectif Google de numériser 50 millions de volumes en dix ans !

D'autre part, le financement d'une bibliothèque numérique européenne par des fonds publics ne se fera pas du jour au lendemain.

Revenons à notre sujet à propos des bibliothèques. Il n'est pas sans intérêt de signaler qu'après deux ans d'existence, le site www.amiel.org rencontre un accueil très encourageant et que de nombreuses bibliothèques publiques le signalent à leurs lecteurs, parmi lesquelles la Bibliothèque nationale de France, la Bibliothèque électronique de Lisieux, la Bibliothèque nationale suisse, la Bibliothèque virtuelle de l'Université de Bonn, l'Université de Bristol, ainsi que de nombreux éditeurs.

Grâce à la quarantaine de liens qui pointent sur notre site, et à deux ou trois bulletins par année adressés à environ 800 adresses, le nombre de visiteurs augmente régulièrement et dépasse depuis le mois de mars de cette année 200 visites par jour.

Une recherche Internet sur le nom « Henri-Frédéric Amiel » ouvre sur environ 20'000 pages, dont environ 1500 en français et notre site apparaît généralement en première position. Ce résultat laisserait supposer qu'Amiel est largement connu sur Internet, mais en fait plus de la moitié sont des pages sur des sujets totalement étrangers à la littérature, qui contiennent une citation d'Amiel ! Les citations d'Amiel envahissent le Web, surtout en langue anglaise !

Le développement du site génère un courrier e-mail important. Plusieurs chercheurs nous communiquent leurs publications, parfois inédites, parfois extraites d'éditions récentes. Ces correspondants travaillent en Suisse, en France, en Belgique et aux Etats-Unis, autre avantage d'Internet qui ignore la distance ! En voici quelques exemples :

Inédits que l'on ne trouve que sur le site Amiel :

- *Journal de Fritz à son père (1832)* - Christian de Preux, BPU
- *L'écolier, journal de classe au Collège (1834)*
- *Premier Journal (1838)* - André Leroy et Louis Vannieuwenborgh
- *Pèlerinage zofingien (1839)* - André Leroy et Louis Vannieuwenborgh
- *Lettres roses et lettres rosses adressées à Amiel* - Louis Vannieuwenborgh
- *Un écrivain en marche vers la reconnaissance* - Daniel Renaud

Études et travaux dont on peut lire une copie intégrale sur le site Amiel :

- *Amiel et sa plus jolie amie, Elisabeth Guedin* - André Leroy
- *Amiel : le Journal, mais aussi la correspondance* - Louis Vannieuwenborgh
- *Le diariste solitaire* - Michel Braud - Université Michel de Montaigne
- *Pour ou contre le journal intime ?* - Philippe Lejeune - Univ. Paris Nord
- *Les débuts du journal intime d'Amiel* - Louis Vannieuwenborgh - Bruxelles
- *Le système de défense d'Amiel* - Louis Vannieuwenborgh - Bruxelles
- *Ça commence comme une fin* - Geraldine Doutriaux - N. Y. University

Reste à aborder la question du financement d'un site Internet. Si dans l'édition-papier on peut dire qu'on en a plus ou moins pour son argent; sur Internet on peut trouver des sites aux budgets vertigineux qui sont peu convaincants et d'autres plus modestes qui sont dignes d'intérêt.

Construit sur un réseau de bonnes volontés, le site Amiel ne coûte que le prix de son nom de domaine, soit 20.-CHF par an et celui de son hébergement, soit 195.-CHF par an. Sa vraie valeur réside dans les nombreuses participations de ses collaborateurs bénévoles dont la liste figure en page d'accueil à la rubrique contacts.

L'aventure du *Journal intime* d'Henri-Frédéric Amiel continue ...